

A la boucherie

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 26

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218051>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

trade. Ah ! il ne pâlit pas, celui-là ! Le dodelinement automatique de sa tête souligne chaque coup de timbale et de triangle. Ses bras s'entrecroisent avec la régularité d'une marionnette d'orchestrier. Son sourire de domino voudrait séduire la pianiste, lointaine et somnolente.

Trente-deuxième fox-trott. Madame surveille nerveusement la petite Berthe, cependant que Monsieur a des difficultés avec l'union de son faux-col et de sa chemise. Bousculade.

Madame : (sèchement). Tu ne l'as pas vue, non ? Maladroite !

Adolphe : (étonné). Qui donc ?

Madame, (encore plus sèchement) : La colonne. Imbécile !

Vingt-septième tango.

Madame : J'ai cru qu'elle allait tomber !

Adolphe, (effrayé) : La colonne ?

Madame : (regard apitoyé). Mais, non. La petite Berthe. Tu ne vois donc pas qu'elle est morte de fatigue ?

Adolphe : (dououreux). Et pourtant, elle tourne...

Onze heures. — Deux couples : La petite Berthe et le grand Jules. Madame et Adolphe.

Le grand Jules : (très blanc). La première fois que je vous ai vue, vous m'avez retourné le cœur.

La petite Berthe : !!! (Sourire indéfinissable. Regard sur les sandwiches rassis).

Le nègre a des cris gutturaux. Il exhale sa joie : il n'y a pas qu'au pays de Niam-Niam que l'on supplicie les Blancs. Le gérant du dancing discute vivement, avec l'hôtelier, la question de l'éclairage. A l'orchestre : *Amabilis*.

Le grand Jules : (le regard ailleurs). Ils tiennent bon, eux aussi !

La petite Berthe : Nous verrons cela vers les dix heures.

Le grand Jules : (plaisamment). Mais, jeune étourdie, il est déjà onze heures !

La petite Berthe : J'ai dit dix heures ! Dix heures, ce soir.

Le grand Jules : Le... Que... Oui, oui, évidemment...

A l'angle opposé, Madame visiblement énermée, déclare vivement à Adolphe :

— Et si tu n'es pas content, c'est la même chose !

L'orchestre joue *Mon homme* !

Minuit. — Fourbue, Madame s'accroche sans scrupules.

Adolphe : Tu n'es pas fatiguée ?

Madame : Moi ? Quelle idée !

La petite Berthe : Mais, Monsieur, c'est vous même qui avez eu cette idée.

Le grand Jules : Certainement, mais je vous avoue que...

Madame : (elle perd la mesure). Sapristi !

Adolphe : (machinalement). Sapristi !

Madame : Le compteur à gaz !

Adolphe : Le compteur à gaz...

Madame : Il s'agit bien de plaisanter. L'as-tu fermé ?

Adolphe : (réveillé). Quoi ?

Madame : Le compteur. Avant de partir ?

Adolphe : Mais, est-ce que je me suis jamais occupé du compteur à gaz, moi ?

Madame : Et c'est bien ce que je te reproche. Tu en payeras les conséquences.

Adolphe : (résigné). Et la facture...

L'orchestre joue : *Sa petite femme*.

Madame : (résolue). Tiens, tu m'énerves ! Ce tuyau qui perd, qui perd... C'est trop fort ! Arrêtons-nous.

Adolphe, (qui connaît sa femme) : C'est cela. Arrêtons-nous !

Madame : Oh ! naturellement. Voilà qui te ressemble. Et nous aurons dansé pour rien, pendant vingt-six heures ?

Adolphe : Alors, dansons.

Minuit dix. — Le grand Jules se traîne lamentablement. L'automate noir de l'orchestre sourit toujours. Quarante-ét-unième valse lente.

Madame, (qui boite) : Oh ! bon ! Ah ! tu es d'une idiotie...

Adolphe : (insouciant). Parfaitement, nous aurons le record.

Madame : Tu n'as pas fait partir Finette de la chambre à coucher. J'en suis sûre ?

Adolphe : C'est toi-même qui l'a fait entrer !

Madame : (hors d'elle). Un tapis de trois cents francs. Perdu. C'en est assez. Je m'arrête. Ce sera ta faute.

Adolphe : (persuasif). Le Jules est fini. Il ne tiendra pas deux danses de plus.

Madame se débat. Adolphe tourne autour d'elle pour ne pas s'arrêter. Un coup de timbale, violent. Le grand Jules a disparu en coup de vent, blême. La petite Berthe pleure de rage. Le gérant, hissé sur une chaise, annonce la victoire de Madame et d'Adolphe. Elle, rayonnante, reçoit le coquemar. Adolphe, affaissé dans un fauteuil, voit bien, maintenant, deux nègres sur l'estrade.

* * *

Le taxi roule par saccades, sur le pavé inégal.

Adolphe : Et bien, tu es contente ? On l'a eu, le coquemar ?

Madame : « On » ? « On » ? Qui ça, « on » ? Peut-être toi ?

Adolphe : Mais non, ma chérie, toi, évidemment... H. Chappaz.

A la boucherie. — Un petit garçon arrive en courant :

— S'il vous plaît, monsieur, est ce je pourrais avoir un joli petit beefsteak pour soixante centimes, pour ma mère qui est malade.

— Le boucher, touché, s'appête à couper le beefsteak demandé.

— Et qu'est-ce qu'elle a, ta mère ? lui demande-t-il

— Elle a un œil au beurre noir !

LA LESSIVE

*Un jour qui me remplit d'émoi,
Qui me trouve, l'âme craintive,
Ce jour, c'est le jour de lessive !
C'est un vrai cauchemar pour moi !
Dès le petit jour, mon épouse
Met tout en l'air dans la maison,
S'énervant, plus que de raison,
A compter chemises et blouses.
Puis, on entend de grands bruits d'eau ;
Mais, horreur ! je sens la fumée !
Le feu s'éteint ! Ma bien-aimée
Se démonte vers son fourneau !
Ça ne tire pas, aujourd'hui !
Qu'y a-t-il ? Viens donc voir, Jules !
Je vais, et... j'ouvre la bascule !
Puis, sans rien dire, je m'enfuis !
Un silence ; puis, de nouveau,
J'entends un vague bruit de houle.
Bon ! c'est une seille qui coule ;
Je me réfugie au bureau !
Lorsque je rentre, à midi,
Je veux embrasser ma bourgeoise ;
Mais, d'un œil blanc, elle me toise ;
Et, ce regard me refroidit !
Le matin, le ciel était clair,
La journée s'annonçait belle ;
Mais, des nuages s'amoncellent ;
Même, j'aperçois un éclair.
Alors, Madame, l'air pincé
Me dit en servant le potage ;
« Comme je n'ai pas d'étendage,
Tout mon linge sera rincé ! »
Et moi, je ne sais que lui dire ;
Mon Ange devient furieux !
Je dois garder mon sérieux,
Ne pouvant ni pleurer, ni rire !
Le vent, à mon tourment met fin ;
Il tonne, il pleut, l'orage arrive ;
Et, pour ramasser la lessive,
On se précipite au jardin.
Le temps reste gris jusqu'au soir ;
Mon épouse reste morose !
Mais, au couchant, le ciel est rose,
Et, pour demain, j'ai bon espoir !
Car, si le soleil resplendit,
Le linge sèchera très vite ;
Ça remettra ma Marguerite !
Pour cette fois, tout sera dit !*

Pierre Ozair.



L'ELOGE DES VACHES

L'article suivant, que nous abrégons, a paru dans la « Feuille d'Avis d'Aigle ».

LA vie des abeilles a inspiré les poètes. Pourquoi donc ne pas écrire aussi l'éloge des vaches ? Qu'attendent les poètes pour immortaliser celles qui donnent à l'humanité le lait ?

Doux ruminant, qui patiente dans l'étable sombre, basse, fétide durant le long hiver, je te dis merci. Merci pour le lait blanc comme la neige que tu distilles dans ta panse, que tu extrais du foin odorant par le labeur assidu et fidèle de tes entrailles.

En hiver, tu vis en esclave enchaînée à la crèche, condamnée au régime forcé, sans initiative propre, noyée dans l'alignement morne du troupeau, loin du gai soleil, dans la tristesse de la captivité, tout de même, tu accomplis ta tâche, ton rôle, sans faiblir jamais, sans ostentation, sans révolte.

Quand, enfin, est revenu le doux printemps, au doux tapage des clochettes, te voici en route pour l'alpage.

Voyez ces gros corps lourds presser le pas sur la route blanche. Point de regrets de la vie facile ; la commodité et la paresse de l'étable ne les ont point gagnées. Ce front obstiné, ridé distille des pensées légères ; des images riantes y prennent naissance. Les vaches se souviennent ; elles savent où elles vont, elles retrouveront le chalet sans guide. Le long du chemin elles rêvent des vertes pelouses, où les attend un fourrage délicieux. Ces gros mufles n'ignorent point la gourmandise, ils savent discerner, les goûts les plus raffinés ; d'un coup de langue ils cueillent la délicate fleurette aromatique et écartent la mauvaise herbe. Les vaches s'y connaissent.

Tandis qu'elles s'en vont la clochette au cou le long de la route, il y a dans leurs gros yeux tranquilles une lueur de joie et d'espérance. Elles ont conscience de leur but, ces grosses vaches. Voyez la galopade finale à l'arrivée sur le plan du chalet, les ruades joyeuses, les sauts désordonnés, les coups de cornes amicaux, tout un langage traduisant la joie de vivre, l'exubérance de sentiments longtemps contenus, auxquels maintenant on donne libre cours. Quelle satisfaction de retrouver le chalet au creux de la montagne, aux battants de porte largement ouverts, comme des bras étendus pour la bienvenue. Voici la gentille combe ensoleillée, voici la source intarissable.

Lointains rêves enluminés des longs hivers, nostalgies contenues dans l'écurie sombre, vous voici devenues réalité. Liberté de l'allure, variété de l'aliment, régal des yeux et régal de l'estomac, air pur et soleil radieux, comme elle sont sensibles à ces bienfaits, les vaches de nos alpages.

Quelle sagesse et quelle bonne humeur précéderont dès lors à ce séjour à l'alpage. Tout à travers la belle saison, elles s'en vont libres et sans entrave, musant de ci de là, tantôt en bandes, sociables à leur heure, solitaires par moment, vie réglée par des mobiles inconnus, mais procédant de la réflexion quand même.

C'est de loin déjà qu'une vache reconnaît son propriétaire qui lui rend visite à l'alpage. Elle le salue par un beuglement joyeux. Etudiez le troupeau, quand il est relâché hors du chalet, après avoir rendu son tribut de lait parfumé. Quelle erreur encore de parler du troupeau désordonné. Laissez à lui-même, le troupeau tantôt d'un pas assuré emboîte telle direction et s'en